

l'ordre de la Queue de vache ; le roi, après l'avoir passée au cou de celui qu'il honore de cette distinction, l'embrasse en lui disant : Aimes les vaches, aimes leur fiente.

Proudhon a dit : Henri V est seul logique, et, comme ce qui est logique tôt ou tard se réalise, Henri V reviendra.

CENTENAIRE.—On a de tout temps fait une attention singulière aux hommes privilégiés, qui ont franchi les bornes ordinaires de la vie humaine ; et l'on a soin aujourd'hui partout de les faire connaître exactement. Tels sont les deux anglais Parr et Jenkins, Macrobes modernes, dont la prodigieuse vieillesse est encore pour bien des gens un problème. Toute la tradition d'Angleterre atteste l'âge de Guillaume Parr, qui vécut environ un siècle et demi ; et dans un des journaux de Londres, on trouve, en faveur de Jenkins, le témoignage que nous allons rapporter fidèlement :

« Quand je vins demeurer à Boston (dit mademoiselle Saville,) on me conta diverses particularités de l'âge avancé de Henri Jenkins. Je fus longtemps à en douter, jusqu'à ce qu'un jour il vint chez moi demander l'aumône. Je le priai de me dire sincèrement son âge. Il fit une petite pause, après laquelle il me dit qu'il avait cent soixante-deux ou cent soixante-trois ans. Je lui demandai quels rois il avait vus ; il me nomma entre autres Henri VIII. Je lui demandai encore quelle était la chose la plus éloignée dont il avait conservé le souvenir. Il me dit que c'était le champ de bataille de Flodden. Je voulus savoir où était alors le roi, et quel âge lui Jenkins avait. Il me dit que le roi était alors en France ; que le comte de Surrey commandait les troupes, et que lui Jenkins avait alors dix ou douze ans ; à telles enseignes qu'il fut envoyé à North-Holleton, avec un cheval chargé de fêches, et que de cet endroit on envoya un autre garçon plus âgé, pour les conduire à l'armée. Toutes ces réponses s'accordent en effet avec les histoires du temps. On usait alors d'arcs et de flèches : c'était le comte de Surrey qui était général, et Henri VIII était à Tournay. On remarquera de plus, que Jenkins, ne sachant ni lire ni écrire, n'avait pu s'instruire dans les livres de ces circonstances. Il y avait aussi dans la même paroisse quatre à cinq vieillards de cent ans ou environ, qui convenaient unanimement avoir toujours vu Jenkins, depuis qu'ils le connaissaient, dans un âge fort avancé. Jenkins m'ajouta qu'il avait été sommelier de milord Conyers, et qu'il se rappelait fort distinctement d'avoir vu l'abbé de l'abbaye des Fontaines, avant la destruction des monastères. »

Henri Jenkins mourut en décembre 1670, à Ellerton, dans le comté d'York. La bataille de Flodden s'est donnée le 9 Septembre 1513, et il avait alors douze ans ; d'où il s'ensuit qu'il a vécu cent soixante-neuf ans, c'est-à-dire, seize ans plus que le vieux Parr. Ainsi, c'est l'homme qui a vécu le plus longtemps après le déluge. Les cent dernières années de sa vie, il fit le métier de pêcheur. Il se souvenait d'avoir rendu témoignage à la chancellerie et dans d'autres tribunaux, depuis cent quarante ans. Il allait à pied aux assises d'York, et on l'a vu nager à plus de cent ans. Il existe une procuration, dans laquelle on trouve la déposition de Henri Jenkins, faite en 1665, comme témoin âgé alors de plus de cent cinquante-sept ans.

En 1743, on a érigé un monument à ce merveilleux vieillard, et la dépense s'en est faite par la voie de souscription. Voici l'inscription qu'on y a mise :

« Que le marbre ne rougisse point de sauver de l'oubli la mémoire de Henri Jenkins, personnage d'une naissance obscure, mais dont la vie a été mémorable : car s'il n'a pas été partagé des biens de la fortune, il a été enrichi des dons de la nature. Il a été heureux, si ce n'est par la variété de ses plaisirs, du moins par leur durée. Si le monde a méprisé son état abject, la providence l'a favorisé, en lui donnant les jours d'un patriarche, pour apprendre aux hommes le prix de la tempérance et d'une vie laborieuse. Il a vécu l'âge surprenant de cent soixante-neuf ans. Il a été inhumé en ce lieu, le 6 décembre 1670, et sa mémoire a été illustrée en 1743. »

En 1760, Jacques-Marc-Donald, âgé de cent dix-sept ans et deux mois, mourut à un mille de la ville de Cork. Il avait sept pieds deux pouces de hauteur, mangeait à chaque repas près de quatre livres d'aliments solides, et buvait à proportion des liqueurs fortes, sans que sa raison en souffrit. Ses membres étaient beaucoup trop gros pour sa hauteur : un bracelet ordinaire aurait pu lui servir d'anneau. Il avait dans sa jeunesse été exposé, pour de l'argent, à la curiosité du public : mais cette façon de vivre l'obligeant à la retraite, et sa santé exigeant de l'exercice, il s'engagea dans les grenadiers et servit depuis 1685 jusqu'en 1716, qu'il revint dans son village, où il travailla à la terre, en journées, jusqu'à l'âge de cent quatorze ans.

Il se fit à Londres, le 29 juin 1700 un mariage d'un homme âgé de cent trois ans, avec une femme âgée de cent.

On a imprimé, il y a quelques années, à Copenhague, l'histoire d'un paysan de Norwège, qui a vécu cent quarante-six ans, et qui paraît toujours avoir joui d'une santé vigoureuse. Les remèdes qu'il usait dans ses incommodités passagères, n'étaient pas moins étranges que la force de sa constitution. On assure que pour se purger, il avalait une balle de mousquet.

PROMENADES A TRAVERS LES ILLUSIONS D'UN JEUNE HOMME DE LETTRES.

TROISIÈME PROMENADE.

I.

Tout n'est pas rose dans le métier de littérateur. Pour une bonne brise qui souffle d'aplomb dans vos voiles et vous pousse mollement vers le port, il y a bien des grains à subir et pas mal de bourrasques à essayer. Rien n'est plus mouvant que la mer de l'opinion publique, de même que rien n'est plus sournoisement trompeur que le limpide firmament de la vogue populaire.

C'est ici qu'une légère vapeur, un brouillard qui se détache à peine de l'éther, se fait, en peu de temps, nuage tempétueux ; c'est là que la plus innocente, la plus inoffensive vague devient rapidement montagne, montagne qui croule sur vos épaules !

Le public est un grand enfant plein de caprices : aussi, la tâche de l'amuser, de tromper ses ennuis, de transformer ses baillements en rires à francs éclats est-elle une tâche géante, une tâche de condamné aux travaux forcés. Les épaules qui s'y risquent doivent être solidement charpentées, et les reins qui n'en ont pas peur ont besoin de n'avoir jamais eu d'accointances avec monsieur le rhumatisme.

Une fois que vous avez grimpé sur les planches, que vous avez débité votre compliment, que vous avez, enfin, déclaré à votre auditoire vous mettre à sa disposition—vous n'êtes plus vous-même, vous ne vous appartenez plus. Attendez-vous à recevoir autant d'œufs pourris par la figure, que de vivats dans les oreilles et de fleurs sur la tête !

Tout de même, malheureux forçat, poursuis, achève tes fatigantes étapes ; traîne ton bruyant boulet. Là-bas, dans le lointain brumeux, est peut-être. le swood !

II

Telles étaient les réflexions—et bien d'autres encore, non moins mélancoliques et non moins amères—que se faisait à lui-même notre vieille connaissance Claude LaPlume, la dernière fois que j'eus l'avantage de lui payer une visite.

C'était justement dix-huit mois après les événements que je vous retraçais dans ma dernière promenade.

Naturellement, ces idées noires qui martelaient le cerveau de notre jeune ami devaient indiquer un bien grave changement dans son moral—d'ordinaire si philosophiquement insouciant.

Je le compris.

Mais qui l'avait provoqué, ce changement désastreux ? La vogue ne mordait-elle plus au friand appas des belles phrases de Claude ? Les vestales de la société en commandite manquaient-elles d'haleine, ralentissaient-elles leur ardeur, conspiraient-elles contre la gloire du patron ? Où bien, La Plume—jusqu'ici fort crédule en sa bonne étoile—pleurerait-il la mort de ses illusions ?

Je penchai vers cette dernière supposition—d'autant plus que les idées noires dont je parlais tantôt m'ont toujours semblé être des corbeaux qui ne s'abattent que là où il y a quelque cadavre à dépecer.

J'eus la douleur de constater que mon raisonnement ne manquait pas de justesse.

Mais—avant d'aller plus loin et de vous mettre en main la clef de cette énigme—je veux reprendre les choses là où je les ai laissées la semaine dernière et vous décrire brièvement les principales phases par où LaPlume a passé, depuis cette époque.

III.

Où votre mémoire est bien ingrate, ou vous avez encore souvenir, lecteur, de cette heureuse année qui vit l'étoile du jeune homme de lettres à son apogée.

C'était—comme je vous l'ai dit—il y a quelques dix-huit mois.

En ce temps-là, les correspondances prenaient ; les lectures faisaient fureur—à ce point que l'on vit plus de vingt personnes se réunir pour en entendre ; les beaux discours, sonorement débités, passionnaient les masses ; le calembour se fauflait dans la conversation et avait déjà presque droit de cité dans les salons, à côté de la chansonnette et du cancan.

En ce temps-là, aussi, La Plume,—roi des correspondants, prince des lecteurs et grand visir des hommes à langue bien pendue—La Plume florissait.

Carrefours, coins de rues, cercles, journaux, etc., étaient pleins de son nom et se le renvoyaient à l'envi—tout comme s'ils eussent joué au foot-ball.

Le digne homme était la coqueluche des salons. On se le disputait avec aigreur entre maîtresses de maisons ayant des filles à marier ; et les filles, à leur tour, n'étaient pas loin d'en venir aux mains, dans une mêlée générale, pour une préférence accordée ou un regard de moins. Les demoiselles à sentiments vantaient son air grave, sa parole mielleuse, colorée et romanesque ; tandis que les fillettes qui avaient lu, en contrebande, un peu de Dumas et beaucoup de Ponson du Terrail, se pâmaient d'une émotion mystérieuse à la vue de sa chevelure brune, fort longue et fort bouclée, de sa petite moustache noire, tranchant vigoureusement sur la pâleur mate de sa figure, de son regard vague et triste, enfin de l'expression de mélancolique rêverie répandue sur cette physionomie déjà si intéressante !

Notre jeune lion—pour ne pas demeurer en reste d'amabilité et pour satisfaire les appétits admiratifs de ses concitoyennes—portait avec la meilleure volonté du monde et à chaque fois que l'occasion s'en présentait. Causeur verbeux, poète à la sombre rêverie, philosophe aux distractions étudiées, il était tour à tour aimable et gai, morne et triste, bizarre et excentrique, suivant l'effet qu'il désirait produire.

Modeste au besoin, il ne manquait jamais, après avoir chanté une romance de sa composition, d'endiguer l'admiration de ses auditeurs par quelque phrase d'une humilité charmante. comme celle-ci, par exemple : « Oh mesdames et messieurs, ménagez-moi—cette fade poésie est un péché de jeunesse ! »

Ce qui n'empêchait pas la susdite chanson de n'avoir, le plus souvent, qu'une journée ou deux d'âge et d'avoir coûté tant de sueurs brûlantes à son auteur, qu'on en voyait encore des traces sur le front pâli du martyr !

Bref, l'engouement avait atteint des proportions tellement colossales, que LaPlume lui-même ne pouvait s'empêcher de répéter souvent, en haussant les épaules et ouvrant les bras : « Eh ! mais. . . eh ! mais. . . on se m'arrache ! on se m'arrache ! »

Ah ! le beau, le bon temps !

IV.

Mais—vanitas vanitatum—en ce monde, tout passe, tout s'efface, laissant à peine pour souvenir cet éphémère sillage que creuse un navire dans l'onde subtile. Gloire, renommée, succès, vous êtes comme ces miroitantes bulles de savon, qu'un souffle d'enfant fait naître, mais qu'un souffle du temps anéantit ! Il arriva donc. . . ce qui devait arriver : c'est-à-dire que l'épidémie de coqueluche, comme toute autre épidémie, se calma peu à peu, pour disparaître ensuite complètement. LaPlume descendit, degré par degré, du piédestal quasi-légendaire où l'avait un moment placé la capricieuse vogue ; les mètres diminuaient de beaucoup leurs savantes combinaisons de stratégie matrimoniale ; les jeunes filles elles-mêmes—en oubliant qu'elles sont—raccourcissent petit à petit leurs soupirs romanesques, puis les renfrognaient enfin tout de bon. Il n'y eut pas même jusqu'au menu peuple—admirateur habituel du lecteur et harangueur Claude—qui ne crut devoir donner des signes de lassitude et de tiédeur.

C'était la débâcle, c'était la dégringolade, c'était le retrait de la marée !

Notre héros essaya en vain de conjurer les éléments et d'opposer une digue à cet éboulement général. Débordé de toutes parts par l'indifférence et la froideur populaires, il lâcha pied et se réfugia, tout courant, dans une mansarde du faubourg St. Roch—pour là se livrer en paix à ses amères réflexions et aviser aux moyens à prendre.

Loïn des bruits de la cohue mondaine, bien retiré et bien seul, le pauvre garçon médita longtemps sur les vicissitudes de la vie et la fragilité des châteaux en Espagne que l'on bâtit par centaines, à vingt ans. Il venait d'assister à la démolition, pièce par pièce, de l'édifice si laborieusement construit de sa renommée ; et il envisageait maintenant avec une mélancolie profonde le vide immense où se débattaient, effarées, ses chères illusions.

Il résulta de cet examen et de cet inventaire rétrospectif que le plus noir spleen envahit l'âme du jeune homme et qu'une

heure vint, heure néfaste, où il fut sur le point de casser sa plume et d'envoyer la littérature à tous les diables.

Heureusement, cette faiblesse dura peu. Notre vaillant Claude se raidit contre le découragement, et, de sa fenêtre ouverte, lançant au vieux Québec un regard de défi, il prononça d'une voix prophétique :

« Ingrate cité pour qui j'ai prodigué mes veilles, mon temps et mes facultés, pour qui j'ai ruiné ma santé, je te venterai à mes pieds avant un an. Je veux écrire un roman qui fasse rêver tes hommes, soupirer tes femmes et pleurer tes filles. . . . Tu regretteras alors de m'avoir délaissé ; et, comme je suis bon, peut-être. . . . te pardonnerai-je ! »

V.

Ecrire un roman !—hum ! c'est bientôt dit ; mais c'est, je crois, chose plus difficile à exécuter qu'on ne le pense généralement.

Il y a une masse de bons écrivains, une infinité d'excellents journalistes et tout un monde de gens instruits qui seraient bien empêchés, si, un mauvais jour, cette tâche leur incombaient.

Il faut un talent spécial et un appareil de rouages tout particulier dans la machine intellectuelle, pour réussir dans ce genre de littérature. On naît romancier, comme on naît marin, orfèvre ou commerçant ; et je connais tel ignorant qui est dix fois plus près d'Alexandre Dumas ou d'Octave Feuillet, que vous et moi, lecteur, qui avons pourtant la prétention d'être instruits.

Si j'étais disciple de Gall, je dirais que le romancier a, dans le cerveau, une circonvolution de plus que le commun des mortels : le lobule de la narration !

Avez-vous jamais rencontré, dans le cours de vos relations, de ces individus sans aucune instruction qui vous racontent le moindre fait avec une facilité, une coloration de langage étonnantes ? de ces bons enfants du peuple, ignorants, du reste, comme des huitres, qui sont l'agrément des veillées par leur façon originale de conter, le pittoresque de leur style et la disposition intuitivement dramatique des faits qu'ils déroulent ? Pendant de vue les grandes lignes, négligeant la charpente, faute de notions artistiques arrêtées, ils s'accrochent aux détails, donnent une couleur saisissante aux nuances, mettent en lumière chaque aspérité. . . .

Eh bien ! ces gens-là sont plus romanciers que bien d'autres qui se figurent l'être. Jetez-moi dans ce terrain sauvage et inculte de la graine d'instruction ; arrosez-moi ça de quelques voyages et de beaucoup de lecture : il y poussera du romancier—et du bon, s'il vous plaît. . . .

Maintenant, que Claude LaPlume fût né avec les aptitudes, la fine perception, la délicate sensibilité et le talent de narration nécessaires pour produire un roman qui ferait rêver, soupirer et pleurer—comme il l'avait solennellement promis—c'est ce que je n'aime pas à dire d'avance. . . . préférant vous faire constater la chose de visu dans une prochaine et dernière « Promenade. »

VINCENSLAS-EUGÈNE DIOK.

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

M. Thiers a fait un grand et magnifique discours qui lui a rallié la majorité de l'Assemblée encore une fois ; mais il n'est pas satisfait qu'on ait restreint son droit de parler devant l'Assemblée par les amendements suivants :

« La faculté de demander un nouvel examen des projets de loi non sujets aux trois lectures, ne sera accordée au président de la république que dans les cas où il n'aura pas pris la parole dans le cours de la première discussion.

« Le droit accordé au président de parler pendant les débats de projets de loi ne s'étendra pas aux interpellations. »

Un Conservateur écrit dans le Français de Paris, des lettres qui donnent une triste idée de l'état religieux et social du midi de la France. L'impunité, le radicalisme et toutes les mauvaises passions y font la terreur des gens de bien. Ce sont à tout moment des actes d'agression et de persécution contre les riches et les prêtres, contre tous ceux qui représentent la fortune, la noblesse, la religion et l'autorité. Ce tableau inspire de funestes conjectures sur les crimes et les désordres qui s'y commettront, lorsque viendra la lutte qui se prépare. Il y a des endroits où les personnes qui ont la réputation d'être dévotes sont en butte à toute espèce d'avaries.

ESPAGNE.

Le gouvernement républicain éprouve déjà une opposition sérieuse de la part des radicaux qui s'opposent à la proposition de suspendre l'assemblée actuelle et de convoquer des cortès constituantes. Le radicalisme tuera la république en Espagne comme en France.

Don Carlos fait des progrès pendant ce temps-là et les gouvernements étrangers paraissent croire à son succès. Thiers a reconnu les carlistes comme belligérants.

ERRATUM.

Nous avons fait une grosse erreur, dans notre Revue Étrangère du dernier numéro de L'Opinion Publique, en disant que Don Alphonse, qui combat dans les rangs des carlistes, était le fils d'Isabelle, prince des Asturies, lequel n'est âgé que de seize ans. Don Alphonse, dont nous voulions parler, l'un des chefs des carlistes qui combattent en ce moment, est frère de Don Carlos.

NOS GRAVURES.

LE MARDI-GRAS.

Le Mardi-Gras a été célébré, comme de coutume, avec entrain au rond à patiner Victoria. Il y avait une grande variété de costumes. Le personnage qui attira le plus l'attention de la foule fut le charmeur de serpents. Ce n'était pourtant qu'un blanc noir et les serpents étaient de bois, mais le faux charmeur de serpents remplit bien son rôle.

« JE N'AI PAS ENCORE TROUVÉ MON HOMME. »

Quelle malchance ! Depuis tant de jours qu'il le cherche, cet-ec qu'il ne réussira pas à le rattraper. Non, ce n'est pas probable. Cet « homme » n'existe pas. De tout temps on a vu des gens à la recherche de leur « homme ; » en on a vu qui, au moment où leurs services étaient requis, s'empressaient de s'esquiver sous prétexte qu'ils allaient chercher leur « homme ; » d'autres pressés par leurs créanciers, remettaient le paiement de leur dette jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé leur « homme ; » mais cet « homme » n'est qu'un prétexte pour refuser ou remettre à plus tard ce qu'ils n'ont pas l'intention d'accomplir.